

vous savez qu'on danse à Salvanches... Vous aimez la danse, je crois ? ajouta-t-elle en lui lançant un regard malicieuse ?

A cette allusion à l'aventure du bal des Saules, Gérard rougit et balbutia.—Moi, continua Hélène, je ferais cinq lieues à pied, par la pluie, pour danser un quadrille. Aussi, comme j'ai horreur de rester sur ma chaise, j'ai tenu ce soir à me montrer sous mes moins mauvais côtés, afin que vous n'ayez pas honte de m'inviter jeudi.

Elle fut interrompue par une voix retentissante qui criait :—Ne t'impatiente pas, Hélène, je t'apporte l'échelle de la délivrance !

Marius Laheyraud déboucha d'un massif de noisetiers en traînant l'échelle volée par les enfants ; au même moment, il aperçut Gérard :—Par Zeus ! s'écria-t-il, c'est mon danseur aux gants noirs... Tu connais donc M. de Seigneulles, surnoise ?

Gérard expliqua le hasard de la rencontre, tandis qu'Hélène posait ses pieds sur les premiers échelons. Elle rassembla ses jupes, sauta sur le gazon, et alla se suspendre au bras de son frère. Le jeune Seigneulles saluait déjà pour prendre congé, quand Marius le retint par le bras.—Non pas, s'écria-t-il impétueusement, vous avez mis le pied sur notre domaine, et nous vous gardons... Il y a aujourd'hui un rôti passable, et vous dînez avec nous.

Gérard voulait refuser, mais Hélène se tourna vers lui et réitéra gaiement l'invitation : il se sentit séduit, et se laissa entraîner jusqu'au logis de l'inspecteur, où Marius le présenta à sa mère. Madame Laheyraud parut très fière du nouvel ami de son fils, et l'ancien professeur fit à son jeune voisin un accueil à la fois grave et bienveillant qui le mit tout de suite à l'aise. Le dîner fut cette fois présentable : les enfants étaient sages, la nappe était blanche, et le rôti cuit à point. Mis en gaieté par la bonne chère et la présence d'un étranger, Marius en profita pour exposer ses théories les plus excentriques. Hélène riait aux éclats, et parfois, quand les *charges* du jeune poète dépassaient la mesure, le silencieux M. Laheyraud se contentait de hausser les épaules et de s'écrier avec un doux accent de reproche :—Marius, mon ami, tu me compromets !—ce qui avait inévitablement pour effet de déterminer une plus formidable explosion de pétards subversifs, destinés à mystifier le *bonhomme*.

Dans cette atmosphère de bonne humeur, ayant devant les yeux le sourire étincelant et le regard spirituel d'Hélène, Gérard se dégourdisait peu à peu. Il se faisait à lui-même l'effet d'une feuille de thé toute recroquevillée avant de tomber dans la théière, et qui sous l'influence de l'eau chaude se détend, se déplie, reprend sa forme naturelle et donne tout son parfum. Quand on servit le café, il se sentait déjà un autre homme. Il était devenu bavard et expansif. Il conta son enfance solitaire dans la vieille maison de la ville haute, son adolescence cloîtrée chez les jésuites de Metz, ses études de droit à Nancy avec l'antique douairière pour chaperon... Hélène se mit à rire—Mais c'est un père farouche que le vôtre, et j'ai dû le choquer terriblement l'autre jour au presbytère... Ah ! ce n'est pas notre papa, à nous, qui aurait les ces duretés-là, s'écria-t-elle en câlinant M. Laheyraud.

—Oui, murmura le vieux professeur, moi, on me mène par le bout du nez !

—Si bien, continua l'espiègle jeune fille en prenant le nez de son père entre ses doigts effilés, si bien que son nez s'en est allongé ; mais on aime bien son père ! reprit-elle en frottant sa joue satinée contre la barbe déjà lon-

gue du savant. Elle eut un subit élan de tendresse ; le père et la fille s'embrassèrent avec effusion, tandis que Gérard ému admirait le groupe charmant formé par le vieillard aux longs cheveux gris et la blonde enfant. Un pied on l'air soulevant l'ourlet de la robe, l'autre à peine posé sur la pointe, Hélène avait passé ses bras autour du cou de son père et ne voulait pas le désenfermer.

A la fin, M. Laheyraud se dégagea et rentra dans son cabinet de travail. Madame Laheyraud était allée coucher les enfants, Marius fumait dans le jardin ; Hélène et Gérard, restèrent seuls près du perron, au pied d'un grand murier noir, qui semait sur eux des baies purpurines. Le crépuscule était arrivé, les grillons chantaient, des sphinx de vigne bourdonnaient au-dessus des phlox en fleurs. Hélène s'approcha des touffes lilas et parvint à enfermer dans ses mains un des sphinx qui rôdaient autour des fleurs : puis, revenant près de Gérard, elle écarta les doigts à demi pour lui montrer l'insecte qui faisait faire le moulinet à ses ailes roses et grises.—N'est-ce pas, dit-elle, qu'il est étrange avec sa tête pointue et ses gros yeux brillants comme des diamants noirs ?

Gérard, afin de mieux voir, avait pris les doigts d'Hélène entre les siens et les tenait presque au niveau de ses lèvres. Mademoiselle Laheyraud sentait sur ses mains le souffle du jeune homme.—Quelle jolie nuance ont ses ailes ! murmura-t-il.

—Je voudrais avoir une robe de ce rose-là ! s'écria Hélène, j'ai envie de l'emprisonner sous un verre pour le peindre demain.

—Non, répondit Gérard, soyez généreuse... Il a si longtemps vécu cloîtré dans la maussade prison de sa chrysalide !

—Comme vous ! fit étourdiment la jeune fille.

—Oui, comme moi, répliqua-t-il gaiement, cette nuit est peut-être sa seule nuit de fête, ne la lui prenez pas.

—Bien parlé, dit Hélène, va donc, bohémien, reprends ta liberté et dépense-là joyeusement.

Elle ouvrit ses mains, et le sphinx s'enfuit en bourdonnant. Gérard demeurait pensif. Peut-être songait-il qu'entre lui et le papillon l'analogie s'arrêtait là : tandis que le sphinx reprenait son libre essor vers les phlox humides, le cœur de Gérard restait comme otage dans les petites mains d'Hélène. Quand il rentra chez son père, il lui sembla qu'une métamorphose s'était opérée dans toute sa personne : en lui blanchissait une aube obscure, pareille à cette lueur diffuse qui se répand au-dessus des bois au moment où la lune va se lever.

VI

A partir de cette soirée, Gérard retourna plus d'une fois chez Marius. A l'aide d'une subtile capitulation de conscience, il regardait ces visites, ignorées de son père, comme une compensation de l'ennui qu'il éprouvait à Salvanches. Il ne se considérait pas comme engagé sérieusement avec mademoiselle Georgette : il allait chez les Grandfief pour ne pas désobéir à M. de Seigneulles, mais après avoir accompli ce devoir fastidieux il s'en récompensait par une fugue chez les Laheyraud, où on l'accueillait avec cette familiarité naturelle aux Parisiens, habitués aux relations rapidement nouées. Madame Laheyraud lui reprochait de ne pas venir plus souvent, et Hélène le traitait en ami.

Elle se sentait curieusement attirée vers ce jeune homme réservé et cependant expansif à ses heures, timide et enthousiaste, à l'esprit cultivé et pourtant naïf,